

Brésil

Reportage **Nicolas Taiana**, à Rio de Janeiro



Pauvreté avec vue

On ne visite plus Rio uniquement pour ses plages, son carnaval ou son Christ rédempteur. De plus en plus de touristes ajoutent des *favela tours* à leur programme dans la «cité merveilleuse». Une activité qui suscite le débat.



C'est un bal incessant de moto-taxis. Il est tout juste 9 heures du matin et le vrombissement des pots d'échappement couvre déjà le murmure des touristes, dont une bonne partie (hommes comme femmes) porte un maillot de l'équipe de football du Brésil. Au pied de la *favela* de Rocinha, immense fourmilière suspendue à une colline de la zone sud de Rio de Janeiro, des groupes de dizaines de vacanciers venus du monde entier attendent d'enfourcher un deux-roues pour monter vivre une expérience «unique»: depuis trois ans, le tourisme a explosé dans la ville et les visites guidées dans ses bidonvilles ont suivi la tendance. Au point de s'imposer sur la liste des incontournables.

Le parcours d'Alisson Leroy, 25 ans, Nike aux pieds et polo de la Fédération brésilienne de football sur les épaules, raconte à lui seul cet essor: le jeune homme a séduit près de 6.000 followers sur Instagram avec son compte @favelaguide où il promet de «faire entendre la voix des *favelas*» et de «montrer la VRAIE réalité». «Je suis très fier d'être Brésilien et originaire d'une favela, insiste celui qui a grandi et vit toujours à Rocinha, avant d'entamer sa visite guidée avec deux couples de vingténaires britanniques. Les favelas sont souvent victimes d'idées reçues, mais aujourd'hui, c'est le jour où l'on brise ces préjugés.»

Le lieu de travail d'Alisson est, effectivement, un territoire complexe. Le lieu est contrôlé par le narcotrafic et plus de 170.000 personnes y vivraient, soit bien davantage que les 72.000 recensées officiellement. Des chiffres ahurissants, relayés par *Le Monde*, qui rappellent que Rocinha affiche la plus grande densité démographique du Brésil. Une ville dans la ville née de constructions informelles, avec ses maisons de brique ou de béton empilées les unes sur les autres, ses écoles, ses centres de santé et un dédale de ruelles parfois tellement escarpées qu'elles sont devenues des tunnels.

«Cet endroit est l'un des plus sûrs du Brésil, rassure Alisson. Pourquoi? Parce que tout le monde sait que Rocinha n'est pas contrôlée par le gouvernement. Dans le passé, par exemple, si quelqu'un volait un téléphone, on lui coupait la main.» Ce genre de châtiement est devenu rare, mais les règles morales, elles, demeurent. Les consignes imposées aux visiteurs aussi: il est demandé à plusieurs reprises de ne pas filmer, de ranger les téléphones, les appareils photo et les lunettes de soleil susceptibles de dissimuler une caméra.

La raison principale est simple. Au cours d'une visite de près de quatre heures, entre les panoramas vertigineux, une démonstration de *capoeira* (l'art martial afro-brésilien) et une éventuelle partie de foot avec les gamins du cru –le tout pour la modique somme de 48 euros, taxes de séjour et assurance comprises–, s'aventurer dans ce gigantesque labyrinthe revient aussi à comprendre que les narco-trafiquants font inévitablement partie du décor, tranquillement assis à proximité des commerces en tout genre, sachets de drogue sur la table, AK47 en main.

La discrétion toute relative de cet environnement lunaire a changé d'échelle depuis 2023. Désireux de délester le Brésil de son image dangereuse, pour ainsi favoriser le tourisme, les pouvoirs publics ont financé des campagnes, scellé des partenariats avec des influenceurs ou Netflix, et la récolte s'avère déjà juteuse. En 2025, le pays a enregistré un record de plus de 9,2 millions de visiteurs étrangers, soit une augmentation de 37,1% en un an. En juin dernier, une ligne directe Bruxelles-São Paulo a même été ouverte, et les flux de voyageurs se dirigent en général vers Rio, cité la plus emblématique du pays.

«Safari humain»

Alisson, lui, a transformé cette nouvelle curiosité mondiale que sont les favelas en entreprise familiale: ses deux frères travaillent avec lui, une dizaine de guides composent son équipe et, lorsqu'il ne voyage pas à l'étranger, il cogère désormais une auberge de jeunesse située dans le bas de Rocinha. Il faut bien rencontrer la demande. En février 2026, période de carnaval à Rio, il affirme avoir emmené 48 visiteurs, en une seule matinée, à la découverte de «sa» *favela*. Autant dire qu'à ce niveau d'affluence, le concept prennent des allures industrielles.

Pilotée par Embratur, l'institut du tourisme brésilien, la grande

9,2 millions

de touristes étrangers ont visité le Brésil en 2025, soit une progression de 37,1% en un an.



← C'est en moto-taxi que s'organisent les visites guidées des bidonvilles de Rio.

✚ Désireux de se défaire de son image dangereuse, le Brésil a financé des campagnes et des partenariats avec des influenceurs.

✚✚ En option pour les touristes, la partie de foot avec les gamins du cru, pour la modique somme de 48 euros, taxes et assurance comprises.



manœuvre marketing des autorités a également participé à développer un autre phénomène: à l'heure du dernier carnaval, une tendance a colonisé les algorithmes d'Instagram et TikTok. Sur la même musique de fond, des touristes sud-américains, européens ou états-unis, souvent vêtus d'objets de *merchandising* aux couleurs du Brésil, avancent sur une terrasse, puis s'assoient sur un fauteuil faisant office de trône. Le drone qui les filme s'élève alors progressivement, révélant derrière eux l'immensité de Rocinha, surplombée comme si elle leur appartenait. Cette mise en scène coûte une trentaine d'euros, soit quasi l'équivalent du seuil de revenu mensuel sous lequel vivent les 3.800 familles de la *favela* considérées en situation de pauvreté extrême.

En parallèle, d'autres vidéos d'un décor similaire, mais sur un autre versant, ont été aperçues sur les réseaux. On y observe des embouteillages de moto-taxis dans la montée vers la *favela* voisine de Vidigal, toujours en pleine période de carnaval. Dans les commentaires, en légende, ou dans les débats qui les accompagnent, les discussions abondent presque autant que les deux-roues: les voix dissonantes reprochent à certains organisateurs de tours d'esthétiser la misère, quand ils ne transmettent pas une sorte de fascination morbide pour la criminalité, au sein d'une communauté ainsi transformée en décor spectaculaire ou en «safari humain». Par exemple, lorsqu'Alisson demande à ses quatre clients britanniques le moment qu'ils ont préféré au cours de la visite, les deux hommes présents répondent, sans trop d'hésitation, «les armes et la drogue».

...



... D'autres voix pointent aussi le profil des organisateurs eux-mêmes: plusieurs agences et guides touristiques ne sont pas issus des *favelas* qu'ils font visiter. Leurs revenus ne ruissellent alors que très partiellement sur l'économie locale et ses habitants. Après avoir profité d'un dernier point de vue sur Rocinha, avec l'océan Atlantique au loin, au pied des collines cariocas et derrière quelques barres d'immeubles, on peut par exemple croiser un groupe d'une dizaine de touristes allemands, tous emmenés par un guide de la même nationalité.

10% à 20% pour les gangs

«Si un type venu d'ailleurs arrive à Rocinha et commence à y organiser des visites, ça n'a aucun sens. Il ne connaît ni nos problèmes, ni notre histoire», tranche Alisson, défenseur autoproclamé du tourisme de *favelas* «par et pour la *favela*». Le guide dit aussi ne pas apprécier les vidéos virales tournées en drone, mais les propose malgré tout en supplément de son tour... C'est que la situation est, encore une fois, complexe. «Pour moi, la question ne doit pas être "faut-il visiter une *favela*?" mais plutôt "qui m'y emmène?"».

Ces questions ne datent pas d'aujourd'hui. Les travaux de Bianca Freire-Medeiros sur le sujet remontent à deux décennies. En 2007 déjà, la sociologue brésilienne proposait de dépasser l'image commode du «zoo de la pauvreté», en dépit des tours en Jeep alors organisés dans ces mêmes *favelas*. Elle décrit plutôt l'endroit comme une «zone de contact», où habitants et visiteurs peuvent éventuellement apprendre l'un de l'autre, malgré l'inégalité inhérente à leur rencontre. «Plutôt que d'être perçu comme une humiliation, l'intérêt croissant que manifestent les touristes pour les *favelas* est souvent considéré comme un élément positif», écrit-elle alors.

L'époque coïncide avec le lancement d'une politique de «pacification» des *favelas* lancée par les autorités, armée et forces spéciales à l'appui, dans un contexte marqué par la préparation de la Coupe du monde de football en 2014 et des Jeux olympiques de Rio, en 2016. Rocinha est à son tour occupée en 2011. Cette politique contribue à rendre certaines *favelas* plus accessibles au public, sans mettre pour autant fin au narcotrafic, ni garantir que les bénéfices reviennent à ceux qui y vivent. Dix à 20% des revenus générés reviendraient même aux gangs qui contrôlent les *favelas* et qui tolèrent, par conséquent, que des vacanciers se baladent sur leur territoire.



La consigne: ne pas filmer, et ranger tout appareil susceptible de dissimuler une caméra.

L'afflux de touristes, qui ne se montrent par ailleurs pas toujours respectueux, fatigue également un certain nombre de locaux. Mais lorsque le micro est branché, les discours sur cette «excellente opportunité» que constituent les *favela* restent en général mielleux. Paulo (29 ans) n'a jamais vécu ailleurs qu'à Rocinha et travaille dans une échoppe de *salgados*, ces snacks salés brésiliens, dans le bas de la *favela*, juste en face de la gare de moto-taxis. «Je connais beaucoup de personnes qui travaillent dans le tourisme. Ça a changé leur vie: certains n'avaient pas les moyens, puis ils ont réussi à avoir leur maison, leur voiture, leur moto», énumère-t-il. «Le tourisme dans la *favela*, c'est toujours une bonne chose. Beaucoup d'habitants de Rocinha n'en sont jamais sortis et les étrangers qui viennent nous permettent de comprendre comment est la vie ailleurs.»

Héritage de l'esclavage

Paulo n'en oublie pas pour autant les difficultés du quotidien. «Il y a encore beaucoup de choses à améliorer ici», ajoute-t-il, évoquant les glissements de terrain qui accompagnent les pluies les plus violentes et emportent parfois des habitations souvent bâties avec les moyens du bord. Sur les toits, des cuves bleues rappellent aussi un approvisionnement en eau potable encore très irrégulier, tandis que les écheveaux de câbles électriques s'entremêlent au-dessus des ruelles.

Mais parmi les 813 *favelas* que compte la seule ville de Rio, et qui concentrent officiellement 1,3 million de personnes, soit plus d'un habitant sur cinq, toutes

ne profitent pas du même attrait touristique. Les plus courues se concentrent surtout dans la zone sud, pour une raison presque évidente: la vue. Voisine de Rocinha, Vidigal s'accroche aux flancs du Morro Dois Irmãos, le «Morne des Deux Frères» en français, deux monts qui découpent l'horizon de la célèbre plage d'Ipanema et du quartier prisé de Leblon. Après une montée en moto-taxi, puis moins d'une heure de marche dans la forêt tropicale, le sommet offre une vue imprenable sur la baie de Rio que viennent quotidiennement contempler des centaines de voyageurs au lever du soleil.

Un mercredi de juin, il est justement à peine 5 heures lorsque Fernando Borges de Castro ouvre la marche vers les «Deux Frères», avant de s'arrêter devant un autre panorama: Rocinha, qui semble grignoter en contrebas le moindre morceau de verdure disponible. «On voit les maisons continuer à monter sur la colline. Mais juste ici, il y a un golf et les quartiers où vivent les riches. Ils ont construit un mur pour empêcher la *favela* de continuer à s'étendre de ce côté-là», décrit-il, avant de replonger dans une histoire marquée par l'esclavage, puis par les migrations venues du Nordeste, région la plus pauvre du pays, à la recherche d'emplois de serveurs, maçons ou domestiques chez les riches voisins. «Peut-être qu'ils ont besoin les uns des autres. C'est une sorte d'équilibre. Le problème, c'est que cet équilibre est très injuste», poursuit l'ancien professeur d'université mué en guide touristique, gourde à la main et sueur qui perle sur le front. «Je pense que c'est un mauvais héritage qui vient de l'esclavage. Les esclaves travaillaient pour les riches et, aujourd'hui encore, cela continue avec les femmes de ménage, les jardiniers et tous ces métiers de service.»

A ses côtés, André Bastos Rangel, habitant de Vidigal depuis 20 ans, profite lui aussi du soleil levant. A mesure que le ciel vire à l'orange, la roche se couvre de dizaines de silhouettes, téléphones brandis vers Ipanema, la lagune Rodrigo de Freitas et le Christ rédempteur. Deux mois plus tôt, le spectacle avait pris une autre tournure: le 20 avril 2026, plus de 200 touristes étaient restés bloqués près de deux heures au sommet, tandis qu'une opération policière et des échanges de tirs paralysaient Vidigal. Hélicoptères au-dessus des têtes, ils avaient alors observé, de leurs propres yeux, la «VRAIE» réalité. ●

↑ Les *favelas* perchées au sud de la ville offrent l'accès à une vue imprenable sur la baie de Rio et la plage d'Ipanema.

✦ La visite de près de quatre heures comprend une démonstration de *capoeira* (un art martial afro-brésilien).

← Le tourisme a aussi changé la vie de certains habitants: «Ils ont réussi à avoir leur maison, leur voiture, leur moto...»